



Chapitre de livre

1984

Published version

Open Access

This is the published version of the publication, made available in accordance with the publisher's policy.

---

## Epistémologie de la géographie humaine

---

Raffestin, Claude; Turco, Angelo

### How to cite

RAFFESTIN, Claude, TURCO, Angelo. Epistémologie de la géographie humaine. In: Les concepts de la géographie humaine. Bailly Antoine (Ed.). Paris : Masson, 1984. p. 15–22.

This publication URL: <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:4416>

# 1. Épistémologie de la géographie humaine

Claude RAFFESTIN et Angelo TURCO \*

\* Raffestin C, professeur à l'Université de Genève et Turco A., professeur à l'Université de Milan.

Selon Piaget \*, l' *épistémologie* \* est « l'étude de la constitution des connaissances valables, le terme de « constitution » recouvrant à la fois les conditions d'accession et les conditions proprement constitutives ». Dans cette définition interviennent plusieurs critères : la validité, la pluralité des connaissances, le caractère processuel des connaissances et le rapport du sujet et de l'objet dans la structuration des connaissances.

Il est, sans doute, provocateur de se référer à Piaget pour introduire l'épistémologie de la géographie puisque cet auteur n'a réservé aucune place à la discipline géographique dans ses travaux d'épistémologie ! Est-ce oubli, lacune ou ostracisme délibéré ? Seul Piaget lui-même aurait pu répondre à cette question. En fait, il a implicitement donné la réponse par sa tentative de classification cyclique \* des sciences qui exclut les sciences pluridisciplinaires. Autrement dit, pour Piaget, il n'y a pas d'épistémologie de la géographie mais une épistémologie de chacune des sciences que mobilise la connaissance géographique. Cependant, toute classification des sciences de Bacon à Piaget, en passant par Ampère, Spencer, Comte et Cournot n'est jamais qu'un système conventionnel, finalement trop fragile, nous semble-t-il, pour condamner la géographie à un déni épistémologique.

Le géographe n'est pas tenu de se laisser enfermer dans une classification des sciences qui, souvent, est un surgeon de l'esprit encyclopédique du XVIII<sup>e</sup> siècle et il peut déclencher une réflexion épistémologique interne à sa discipline comme l'a fait David Harvey \*. En effet, il convient de s'entendre car il n'y a « absence » d'épistémologie géographique que dans le sens où l' *activité auto-référentielle* \* de la discipline considérerait comme non pertinente la réflexion explicite sur les conditions de production et sur les procédures de vérification et de légitimation du savoir géographique. Bien évidemment, cela ne signifie pas que la géographie, dans le passé, a été privée d'une *problématique* \* épistémologique puisqu'elle avait des objectifs de connaissance, des modalités d'acquisition et d'organisation des données obser-

\* Piaget J., 1967, *Logique et connaissance scientifique*, Gallimard, Paris.

\* *Épistémologie*.

\* Voir Piaget J., 1967, *op. cit.*, p. 1187 et suivantes.

\* Harvey D., 1969, *Explanation in Geography*, Arnold, Londres.

\* *Activité auto-référentielle* : par laquelle une discipline s'interprète elle-même ; une communauté scientifique définit son identité et son domaine de recherche d'une manière autonome sans recours à une norme abstraite mais à travers les pratiques de ses membres.

\* *Problématique* : démarche qui consiste à déterminer,

vées, des procédures de contrôle des résultats acquis et tous les éléments nécessaires et suffisants pour stimuler des interrogations sur la nature, la forme, le contenu et la stabilité de sa propre *ontologie* \*.

C'est l'absence d'une explicitation qui a pu faire croire à un « manque », à un « vide ». Le passage de la géographie classique à la nouvelle géographie a, sans nul doute, déclenché la réflexion épistémologique car il s'est agi de faire face à une crise, autrement dit à un changement de *paradigme* \* à l'occasion duquel il a fallu redéfinir le statut de la discipline d'une manière générale d'abord et d'une manière spécifique ensuite par rapport au travail quotidien du géographe. Cette nécessité de la redéfinition des notions et des concepts, des méthodes et des modèles a conduit à une explicitation épistémologique à travers les nouvelles problématiques.

Il est vrai qu'on est en droit de s'étonner que cette explicitation n'ait pas eu lieu plus tôt dans la mesure où la géographie a été très liée à la philosophie à partir de la « révolution kantienne ». Kant n'a pas craint de consacrer une partie de son œuvre à la géographie mais, à le lire, on est autorisé à se demander si la pluridisciplinarité, que dénonce Piaget à propos de la discipline géographique, ne plonge pas ses racines dans les exposés du philosophe du Königsberg \*. Davantage même, Kant ne serait-il pas, paradoxalement, le grand inhibiteur de la réflexion épistémologique en géographie, en raison même du découpage qu'il a adopté ? La question demeure ouverte.

Néanmoins, il fallait la poser car les interrogations épistémologiques ont tardé à venir ou plus exactement si elles sont présentes dans quelques grands livres, \* elles sont masquées par des préoccupations, exprimées dans des discours normatifs, relatives à l'identité objectale de la géographie. Comment cela s'est-il passé puisque, malgré tout, la géographie a longtemps tenu une place honorable dans les sciences de l'homme, comme l'ont démontré Claval et Capel, \* participant même aux grands mouvements culturels de l'Occident et proposant des projets parcourus par de fortes et originales tensions éthico-scientifiques.

Sans doute, faut-il revenir à Kant dont les idées, à travers le positivisme de Comte et la pensée de Cournot, ont transité par Levasseur, qui a emprunté la dichotomie nature / culture, pour parvenir, en termes néo-kantiens, jusqu'à Vidal de la Blache.

Celui-ci, peu préoccupé par les interrogations épistémologiques, a entraîné la géographie classique sur la voie éclectique et impressionniste ouverte, malgré lui, par Kant. Les conséquences les plus directes et les plus graves ont été une série de contradictions et l'impossibilité d'assigner un objet précis et rigoureux à la géographie.

préalablement à toute analyse, le statut d'intelligibilité capable de rendre compte d'un système.

\* *Ontologie* : discours sur les structures ultimes qui fondent un savoir, et le spécifie par rapport à d'autres types et formes de connaissance.

\* *Paradigme* : pré-supposé sur la forme possible des lois, des techniques d'observation et des méthodes d'analyse. Pour Kuhn, le paradigme a une dimension sociologique qui inclut les méthodes d'enseignement et de diffusion.

\* Kant E., 1923, *Logik, Physische Geographie, Pedagogik*, Berlin und Leipzig, Band IX.

\* Febvre L., 1922, *La terre et l'évolution humaine*, La Renaissance du livre, Paris. Hartshorne R., 1959, *Perspective on the Nature of Geography*, Rand Mac Nally, Chicago.

\* Claval P., 1980, *Les mythes fondateurs des sciences sociales*, PUF, Paris. Capel H., 1981, *Filosofia y ciencia en la Geografia contemporanea*, Barcanova, Barcelona.

La pensée vidalienne \* s'est d'ailleurs nourrie de divers courants, dont celui de Ritter, et elle a surtout illustré l'induction qui a débouché davantage sur une conception idiographique que sur une conception nomothétique de la géographie. Dans cette perspective, la reconstruction historique d'un siècle d'existence de la géographie révélerait, vraisemblablement, une excessive « normalisation » des pratiques de recherche, avec la conséquence que le paradigme dominant (celui de la *géographie « régionale »* \*) a fini par évacuer tout discours critique et par là même toute possibilité d'élaborer une géographie générale. Constatation plus grave encore qu'on ne le soupçonne si dans cette reconstruction historique on décidait de centrer l'attention non pas sur la sociologie de la recherche, à la manière de Kuhn, mais bien sur les programmes de recherche à la manière de Lakatos \*, on découvrirait peut-être une série de dérapages ou de glissements —régressifs— de problèmes tels qu'il n'est plus possible de faire aucune distinction entre savoir scientifique —d'où la nécessité de déployer ce méta-discours spécifique qu'est l'épistémologie— et expérience commune. Toutefois, en aucun cas on ne pourra soutenir que le manque d'une épistémologie géographique est associé au caractère pré-théorique de la géographie elle-même. Cette thèse serait immédiatement contredite par les apports d'un Ratzel \* et d'un Christaller, pour ne citer que des exemples macroscopiques. Ces auteurs ont largement contribué à montrer qu'il n'y avait pas de connaissance sans *théorie* \* et que ce qui est désigné comme pré-théorique est simplement la condition dans laquelle la théorie sélectionne, ordonne, associe les faits et leur confère une signification de manière implicite. On pensera, sans doute, qu'une théorie implicite \* est difficilement intelligible ou qu'elle produit une connaissance dangereusement éloignée de ce que Popper \* appelle « connaissance objective ». Mais on conviendra pourtant que parler de caractère « pré-théorique » ou de « manque de théorie » à propos de la géographie, c'est porter un jugement rapide et sommaire qui ne tient pas compte des apports réels depuis un siècle.

C'est assez dire que le courant français s'est opposé au courant allemand qui contenait en germe les conditions d'une *vision nomothétique* \* et déductive qui a débouché sur l'élaboration de théories (théorie des *lieux centraux*\*, par exemple).

L'ouverture, puis l'épanouissement, du débat épistémologique, à la suite de la *révolution méthodologique* \* des années 50, a relancé le vieux problème de la définition de la géographie et, à travers lui, celui de la distinction entre *géographie physique* et *géographie humaine* \*. Le seul consensus que l'on peut espérer de la part des géographes réside dans la constatation qu'il s'agit pour eux d'observer des faits, de déceler des régularités, de montrer des enchaînements et de dégager des relations entre divers ordres de phénomènes. Mais il s'agit d'un bien piètre consensus dans l'exacte mesure où il ne fait aucune place à une délimitation,

\* Voir Nicolas-Obadia G., 1981, *L'axiomatisation de la géographie. I. L'axiome chronologique*. Thèse d'Etat, Paris, *Axiome* : vérité première que l'on ne peut démontrer, mais conforme à une réalité accessible à tous.

\* La *géographie régionale* est présentée par H. Nonn dans le chapitre Régions, nations.

\* Lakatos I., 1976, La falsification e la metodologia dei programmi di ricerca scientifici, in *Critica e crescita della coscienza*, Feltrinello, Milano.

\* Ratzel F., 1882, *Anthropo-Geographie oder Grundzüge der Anwendung der Erdkunde auf die Geschichte*, Verlag von J. Engelhorn, Stuttgart.

\* *Théorie* : système scientifique qui structure un domaine de la connaissance.

\* Raffestin C., 1976, Problématique et explication en géographie humaine, in *Géopoint 76*, Groupe Dupont, Avignon.

\* Popper K.-R., 1972, *Objective Knowledge. An Evolutionary Approach*, Clarendon Press, Oxford.

\* *Conception nomothétique* : destinée à produire des lois scientifiques ou, plus ample-ment, des formes et des procédures de généralisation conceptuelle.

\* La théorie des *lieux centraux* est développée par J.-B. Racine et M. Cosinchi dans le chapitre Ecologie et géographie urbaine.

\* *Révolution méthodologique* : apparition, utilisation et vulgarisation des méthodes quantitatives empruntées à la statistique et aux mathématiques.

\* *Géographie physique et géographie humaine*.

pourant nécessaire, entre *l'ordre naturel* \* et *l'ordre social* \* des choses. Ce refus de la délimitation est particulièrement patent chez P. George \* qui définit la géographie comme « une science de synthèse au carrefour des méthodes de sciences diverses ». L'impuissance épistémologique du même auteur éclate lorsqu'il écrit : « Par sa nature, la géographie est donc nécessairement méthodologiquement hétérogène... ». Cependant, toute science est, aujourd'hui, méthodologiquement hétérogène et cela n'implique pas qu'elles sont toutes à la recherche de leur unité et de leur objet. La confusion entre *objet* et *méthode*\* est notoire en géographie dans l'exacte mesure où les méthodes ont servi à définir l'objet. Or, les premières méthodes employées en géographie sont venues tout droit des mathématiques et des sciences naturelles. La remarque d'un Président de la Royal Geographical Society, Strachey, en 1888, faisant écho à l'affirmation de Sir Halford MacKinder \* selon laquelle la base de la géographie était l'environnement physique, est, à cet égard, éclairante : « its methods, though first developed by the study of mathematics and of the physical forces of nature, are applicable to all the objects of our senses and the subjects of our thought ». Et pour MacKinder « the other element is, of course, man in society this was relegated to a footnote in which he observed that the analysis of this will be shorter than that of the environment ».

Dans ces conditions, la délimitation entre géographie physique et géographie humaine est pertinente. A ce sujet, Prieto \* écrit : « Les sciences de l'homme sont précisément, à notre avis, les connaissances (scientifiques) dont l'objet relève, non pas de la *réalité matérielle* \* mais de la réalité historique que constituent les connaissances de la réalité matérielle. » Dans cette perspective, il est loisible d'affirmer que l'objet de la géographie physique relève de la réalité naturelle qu'est la réalité matérielle tandis que l'objet de la géographie humaine relève de la réalité historique que constituent les connaissances de la réalité matérielle. Une lecture attentive de Ratzel aurait montré qu'il était très proche de cette conception, sans en voir, peut-être, toutes les implications. Mais de deux choses l'une : ou la leçon ratzélienne n'a pas été entendue ou elle n'a pas été retenue pour des raisons d'incompréhension \* qui pourraient s'expliquer par la non formulation explicite de l'action de l'homme sur la nature.

De là une oscillation entre une géographie « science de l'espace » (Raumwissenschaft) et une géographie « science de la société » (Gesellschaftswissenschaft) bien montrée par U. Eisel \* qui a pris pour axe de sa reconstruction historico-épistémologique l'axe *idiographique* \* — *anti-idiographique* \*. Cependant pour parvenir à la géographie « science de la société » (et non pas sociologie), il a fallu qu'une des grandes questions, qui a préoccupé la pensée occidentale, surtout depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, et que

\* Par *Ordre naturel* et *ordre social*, nous n'entendons pas autre chose qu'une combinaison de phénomènes ne prenant pas ou prenant en compte l'homme en tant qu'il appartient à une collectivité.

\* George P., 1970, *Les méthodes de la Géographie*, PUF, Paris.

\* *Objet et méthode*.

\* Cité par Gregory D., 1978, *Ideology, Science and Human Geography*, Hutchinson and Co, Londres.

\* Prieto L.-J., 1975, *Pertinence et Pratique. Essai de sémiologie*, Les Editions de Minuit, Paris.

\* *Réalité matérielle et réalité historique*.

\* Ratzel n'écrit-il pas : « Reinbegrifflich gefasst, ist der Mensch Gegenstand der Erdkunde, insoweit von den räumlichen Verhältnissen der Erde abhängt oder beeinflusst wird. » Purement conceptuellement, l'homme est l'objet de la géographie en tant qu'il dépend ou qu'il est influencé par les conditions spatiales de la terre. »

\* Eisel U., 1980, *Die Entwicklung der Anthropogeographie von eine Raumwissenschaft zur Gesellschaftswissenschaft*, Urbs et Regio 17, Kassel.

\* *Conception idiographique*: destinée à produire des des-

Glacken \* a fort bien formulé, devienne obsédante dans la pensée géographique : « In his long tenure of the earth, in what manner has man changed it from its hypothetical pristine conditions ? » Cette question, simple seulement en apparence, constitue un renversement de problématique, donc la recherche d'un nouveau statut d'intelligibilité, en ce sens qu'elle met l'accent sur le caractère historique des connaissances de la réalité matérielle. On peut prétendre qu'il s'agit d'une interrogation fondatrice qui a suscité, ces dernières années, en géographie un nouveau paradigme celui de la *territorialité*\* dont l'objet est relationnel. Paradigme auquel ont contribué, à leur manière, des non-géographes. Nous pensons, en particulier, à Bachelard \* qui a analysé, à grande échelle, une véritable territorialité de l'habitat qui se dévoile comme système de relations à la maison, aux coins, etc. Dagognet \*, à sa manière, s'inscrit dans ce nouveau paradigme : « Ne vous interrogez plus sur les « êtres », leurs mystérieuses et insondables essences ! Bornez-vous au plus périphérique, leur seule façon de se situer les uns par rapport aux autres, c'est-à-dire leur distribution. »

Bachelard et Dagognet par leurs questions essentielles mais, à maint égard, embarrassantes, nous ramènent au besoin qu'éprouve le géographe d'un recours constant, dans son travail quotidien, à un référentiel épistémologique. Ils nous montrent qu'il faut passer, pour reprendre la terminologie de Lakatos, à une phase de glissements — progressifs — de problème par opposition à une phase de glissements — régressifs.

Certes, l'activité scientifique peut être étudiée sous des angles multiples. Bourdieu, pour sa part, y voit un jeu de spécialistes dont l'enjeu est d'accroître le contrôle symbolique sur la réalité. Tout un courant de pensée en fait un aspect du social, un ensemble de stratégies intellectuelles connotées par le contexte économique et historico-culturel. Pour Habermas c'est une pratique privée de connotation spécifique en tant qu'elle est soumise aux règles générales de l'action communicationnelle. A cette conception semblent s'inspirer des géographes comme Olsson \* et Gregory en tant qu'ils placent au centre de leurs préoccupations les « prisons linguistiques » ou les substrats *idéologiques* \* dont procède inévitablement la recherche. Olsson est très marqué par les aphorismes de Wittgenstein dont il a très bien compris que la philosophie était une philosophie du concept et que « la limite de l'empirie est la formation du concept » \*. Mais ces auteurs n'épuisent pas, tant s'en faut, l'objectif épistémologique.

Comme le souligne Gargani \*, l'*épistémologie* \* s'intéresse au « statut scientifique d'un corps d'énoncés », elle en individualise « l'analyse des procédures rationnelles à travers lesquelles s'organise une théorie et l'analyse des modes dans lesquels elle définit son propre contrôle sur l'expérience ». Cela ne signifie pas que nous voulions nier l'importance des autres approches mais disons,

criptions et des explications de phénomènes uniques et par là même, non répétables.

\* Glacken C, 1967 *Traces on the Rhodian Shore*, Ed. Berkeley.

\* La *territorialité* est développée par C. Raffestin et A. Turco dans le chapitre Espace et Pouvoir.

\* Bachelard G., 1957, *La poétique de l'espace*, PUF, Paris.

\* Dagognet F., 1977, *Une épistémologie de l'espace concret néo-géographique*, Vrin, Paris.

\* Olsson G., 1975, *Birds in Egg*, Michigan Geographical Publication, n° 15.

\* Rossi-Landi F., 1978, *Ideologia*, ISEDI, Milano, relève onze significations du mot *idéologie* dont « fausse conscience », « vision du monde », « système de comportement », etc.

\* Bouveresse J., 1976, *Le mythe de l'intériorité*, Ed. de Minuit, Paris.

\* Gargani A., 1980, *Stili di analisi*, Feltrinelli, Milano.

\* *Epistémologie et statut scientifique*.

Glacken \* a fort bien formulé, devienne obsédante dans la pensée géographique : « In his long tenure of the earth, in what manner has man changed it from its hypothetical pristine conditions ? » Cette question, simple seulement en apparence, constitue un renversement de problématique, donc la recherche d'un nouveau statut d'intelligibilité, en ce sens qu'elle met l'accent sur le caractère historique des connaissances de la réalité matérielle. On peut prétendre qu'il s'agit d'une interrogation fondatrice qui a suscité, ces dernières années, en géographie un nouveau paradigme celui de la *territorialité*\* dont l'objet est relationnel. Paradigme auquel ont contribué, à leur manière, des non-géographes. Nous pensons, en particulier, à Bachelard \* qui a analysé, à grande échelle, une véritable territorialité de l'habitat qui se dévoile comme système de relations à la maison, aux coins, etc. Dagognet \*, à sa manière, s'inscrit dans ce nouveau paradigme : « Ne vous interrogez plus sur les « êtres », leurs mystérieuses et insondables essences ! Bornez-vous au plus périphérique, leur seule façon de se situer les uns par rapport aux autres, c'est-à-dire leur distribution. »

Bachelard et Dagognet par leurs questions essentielles mais, à maint égard, embarrassantes, nous ramènent au besoin qu'éprouve le géographe d'un recours constant, dans son travail quotidien, à un référentiel épistémologique. Ils nous montrent qu'il faut passer, pour reprendre la terminologie de Lakatos, à une phase de glissements — progressifs — de problème par opposition à une phase de glissements — régressifs.

Certes, l'activité scientifique peut être étudiée sous des angles multiples. Bourdieu, pour sa part, y voit un jeu de spécialistes dont l'enjeu est d'accroître le contrôle symbolique sur la réalité. Tout un courant de pensée en fait un aspect du social, un ensemble de stratégies intellectuelles connotées par le contexte économique et historico-culturel. Pour Habermas c'est une pratique privée de connotation spécifique en tant qu'elle est soumise aux règles générales de l'action communicationnelle. A cette conception semblent s'inspirer des géographes comme Olsson \* et Gregory en tant qu'ils placent au centre de leurs préoccupations les « prisons linguistiques » ou les substrats *idéologiques* \* dont procède inévitablement la recherche. Olsson est très marqué par les aphorismes de Wittgenstein dont il a très bien compris que la philosophie était une philosophie du concept et que « la limite de l'empirie est la formation du concept » \*. Mais ces auteurs n'épuisent pas, tant s'en faut, l'objectif épistémologique.

Comme le souligne Gargani \*, l'*épistémologie* \* s'intéresse au « statut scientifique d'un corps d'énoncés », elle en individualise « l'analyse des procédures rationnelles à travers lesquelles s'organise une théorie et l'analyse des modes dans lesquels elle définit son propre contrôle sur l'expérience ». Cela ne signifie pas que nous voulions nier l'importance des autres approches mais disons,

criptions et des explications de phénomènes uniques et, par là même, non répétables.

\* Glacken C, 1967 *Traces on the Rhodian Shore*, Ed. Berkeley.

\* La *territorialité* est développée par C. Raffestin et A. Turco dans le chapitre Espace et Pouvoir.

\* Bachelard G., 1957, *La poétique de l'espace*, PUF, Paris.

\* Dagognet F., 1977, *Une épistémologie de l'espace concret néo-géographique*, Vrin, Paris.

\* Olsson G., 1975, *Birds in Egg*, Michigan Geographical Publication, n° 15.

\* Kossi-Landi F., 1978, *Ideologia*, ISEDI, Milano, relève onze significations du mot *idéologie* dont « fausse conscience », « vision du monde », « système de comportement », etc.

\* Bouveresse J., 1976, *Le mythe de l'intériorité*, Ed. de Minuit, Paris.

\* Gargani A., 1980, *Stili di analisi*, Feltrinelli, Milano.

\* *Epistémologie et statut scientifique*.

une fois encore, avec Gargani que la corrélation d'une hypothèse scientifique avec des schémas de type socio-culturel n'épuise la signification de telles hypothèses. Evidemment, une théorie scientifique est influencée par les codes culturels de la société à laquelle elle appartient. Mais, il n'en demeure pas moins vrai qu'à travers un emploi défini et contrôlé des schémas conceptuels et linguistiques de cette société, la science établit des connexions contrôlables, expérimentalement, entre les faits... et pour autant que les instruments culturels appartiennent à un *code social*\*, les résultats de l'utilisation de tels instruments ne sont pas, à leur tour, préfigurés dans le code en question ».

Ainsi, donc, si nous nous déplaçons du terrain philosophique au terrain plus concret de la pratique de la recherche, nous voyons que l'*épistémologie* \* se présente au géographe comme un référentiel capable, au moins potentiellement, de lui indiquer si son travail répond effectivement aux canons d'une quelconque légitimité scientifique reconnue d'une part et dans quelle mesure ses résultats se distancent de l'expérience ordinaire et du sens commun d'autre part.

Ce serait une erreur de penser que le référentiel épistémologique puisse se ramener à une « norme » ou à un « ensemble de normes » de conduite scientifique claires et définitives. Bien au contraire, il offre des zones d'ombre qui prêtent à discussion. Un bon cadre épistémologique est celui qui offre tout à la fois des points d'ancrage sûrs et des points controversés.

Le chercheur est confronté avec quatre éléments épistémologiques fondamentaux \* : la métaphysique, la problématique, la théorie et l'*empirie*\*. Son travail est largement conditionné par le fonctionnement de ces quatre éléments et par les rapports qu'il établit entre eux. Examiner ces éléments dans l'ordre de la séquence proposée c'est se situer dans une perspective analytique de type *hypothético-déductif*\* qui est parmi les plus solidement fondées, ce qui, pourtant n'empêche les interrogations et les dilemmes.

La *métaphysique*, \* est avant tout, un terme conventionnel qui désigne une très vaste région de la connaissance : de la connaissance innée ou « subjective » à la foi religieuse, des modalités affectives et éthiques qui orientent le comportement et forment les attitudes aux idéologies politiques et aux croyances superstitieuses. En quelque sorte, la métaphysique joue le rôle de « réservoir » d'inputs alimentant le processus de la connaissance scientifique à partir duquel se forme le second élément épistémologique : la problématique.

Celle-ci joue un rôle véritablement stratégique dans l'activité scientifique et pour la comprendre il faut partir de l'idée que la vérité, finalement ce qui est visé par l'entreprise scientifique, est tout entière contenue dans le monde qui nous entoure et en nous-mêmes. La vérité, toutefois ne se laisse pas « cueillir » dans

\* Ici, le code social peut être défini comme un système de contraintes.

\* *Epistémologie en tant que référentiel.*

\* Turco A., 1982, Geografia : cronache del postquantitativismo, in *Bollettino della Società Geografica Italiana*, n° 1-3 p. 15-56.

\* *Empirie* : qui relève de l'expérience ou de l'observation.

\* *Hypothético-déductif* : analyse procédant à partir de modèles fondés sur des hypothèses.

\* *Métaphysique.*

son entièreté et sa complexité la rend inatteignable. En d'autres termes, d'une idée absolue et globale de vérité, nous devons passer à une idée relative et partielle de vérité. Cela équivaut à « questionner » la réalité sur des points circonscrits et selon des modalités bien spécifiques, c'est-à-dire à instituer une problématique qui apparaît, dès lors, comme un « instrument — qui sert à rendre intelligible »... quelque chose dans la réalité. Cette opération, évidence qui n'est pas à démontrer, n'est pas neutre en ce sens qu'elle est déjà un choix fondé métaphysiquement sur un jugement auquel est conféré une pertinence cognitive et/ou sur des inclinations personnelles... donc subjectives. Mais la subjectivité, premier pas qui coûte, n'interdit pas la cohérence ultérieure de la démarche \*. Qu'il le veuille ou non, le chercheur institue ou accepte toujours une problématique que ce soit sur le mode implicite ou sur le mode explicite. Dire cela, c'est admettre l'hypothèse que tout exposé scientifique ou non est orienté par quelque chose dont il ne peut pas se débarrasser et qu'on peut trouver dans la structure même du langage préformé qu'il emploie ou auquel il se réfère. Nous ne voulons pas dire qu'une problématique est un sous-produit du langage \* mais que celui-ci en fournit une si le chercheur a omis d'en expliciter une.

Si nous ne savons pas clairement ce que nous voulons (problématique implicite) nous ne pourrions jamais nous prononcer sur l'adéquation de la réponse à une question... informulée et nos interprétations seront confuses et équivoques. Cela constitue, justement, le nœud de l'indécidabilité relativement aux solutions offertes par le monde de l'expérience.

Nous sommes, par là même, amenés au troisième élément épistémologique : la *théorie* \*. En première approximation, nous pouvons dire que, si une problématique est une question à propos d'un phénomène de l'univers empirique, une théorie est une réponse qui rend compte du comment et du pourquoi ce phénomène se manifeste de telle manière et pas de telle autre. D'une manière plus approfondie, nous pouvons dire, avec K. Popper, qu'une théorie est un ensemble argumenté d'énoncés capables d'expliquer déductivement un donné de l'expérience ou de l'observation \*. Le contenu logique d'une théorie est constitué par la chaîne des implications produites à partir de propositions ou axiomes \*. Mais ce qui qualifie scientifiquement une théorie est son contenu informatif, soit l'ensemble des conditions empiriques d'incompatibilité, c'est-à-dire ce qui ne doit pas survenir pour que la théorie demeure valable.

Le rapport entre *théorie et empirie*, \* le quatrième élément épistémologique, est clair. Il est, en somme, le moyen d'instruire la validité d'une théorie dans sa confrontation avec les faits. Une théorie sera considérée comme vraie jusqu'à quand, et seulement jusqu'à quand, une de ses assertions ne sera pas contredite (ou falsifiée) par l'expérience. Une théorie s'élabore à partir d'un

\* Raffestin C. et Tricot C, 1983, Le véritable objet de la science ? in *Les critères de vérité dans la recherche scientifique*, Maloine SA. Editeur, Paris.

\* Le langage est pris, ici, dans le sens d'un ensemble d'énoncés pré-existants dans la discipline considérée. Voir à ce sujet le chapitre, La diffusion.

\* *La théorie.*

\* Popper K., 1978, *La logique de la découverte scientifique*, Payot, Paris.

\* Voir à ce sujet *Géo-point 80*, Axiomes ou principes en géographie, Groupe Dupont, Avignon.

\* *Théorie et empirie.*

processus de conceptualisation \* et par là même n'est pas confrontable directement avec l'empirie. Elle l'est, en revanche, par le truchement d'un médiateur technique pertinent, la *méthodologie*, \* dont l'adéquation n'est pas évidente comme le montrent par exemple les travaux de Dacey, Gale et Atkinson.

D'ailleurs, comment éliminer ou au moins tenir sous contrôle les pièges de la subjectivité ou de « l'effet œdipe » \* dans la connexion théorie-empirie ? Comment démasquer dans une science humaine telle que la géographie les stratégies inhibitrices produites pour neutraliser les « agressions » de l'empirie c'est-à-dire les stratégies pour faire survivre la théorie malgré ses insuffisances.

Enfin, on peut se demander si les théories dites « normatives », celles que la tradition disciplinaire nous consigne de von Thünen à Hägerstrand et d'autres en passant par Christaller, ne sont pas de froids exercices géométriques et mathématiques ou n'ont pas aussi, comme semble l'indiquer Haggett, \* un rôle non négligeable dans la production de la connaissance géographique ?

L'épistémologie, pour le chercheur, et particulièrement pour le géographe, doit être un moyen de se préserver tout à la fois contre un esprit critique hyperbolique et contre un dogmatisme confinant au conservatisme. C'est la préservation de la liberté de la science à laquelle tient tant Feyerabend \*.

\* Raffestin C., 1978, Les construits en géographie humaine : notions et concepts, in *Géopoint 78*, Groupe Dupont, Avignon.

\* *Méthodologie*.

\* Dans, Gale S. and Olsson G. (eds), 1979, *Philosophy in Geography*, Reidel, Dordrecht.

\* Racine J.-B., Cunha A., 1984, Dalle teorie ai metodi : soggettivismo dell'obiettività scientifica e effetto Edipo nella definizione operativa delle regioni spaziali, in A. Turco (éd.) *Regione e regionalizzazione*, F. Angeli, Milano.

\* Haggett P., 1973, *L'analyse spatiale en géographie humaine*, A. Colin, Paris.

\* Feyerabend P., 1978, *Science in a free Society*, NLB, Londres.